



HAL
open science

Le multilinguisme comme "non-lieu de mémoire" dans l'espace littéraire bulgare (XIX e -XX e siècles)

Marie Vrinat-Nikolov

► **To cite this version:**

Marie Vrinat-Nikolov. Le multilinguisme comme "non-lieu de mémoire" dans l'espace littéraire bulgare (XIX e -XX e siècles). 2020. hal-02495287

HAL Id: hal-02495287

<https://hal.science/hal-02495287>

Preprint submitted on 1 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le multilinguisme comme "non-lieu de mémoire" dans l'espace littéraire bulgare (XIX^e-XX^e siècles)

Pour Pierre Nora, on ne peut parler de lieu de mémoire que si, au préalable, il y a volonté de mémoire : « que manque cette intention de mémoire, et les lieux de mémoire sont des lieux d'histoire¹. »

Les recherches que je mène depuis trois ans sur ce que j'appelle les langues ignorées de l'espace littéraire bulgare témoignent de ce manque de volonté de mémoire des textes écrits dans d'autres langues que celle (sous ses variétés historiques) de l'État-nation : l'historiographie littéraire bulgare les ignore, du fait que, depuis sa constitution à la fin du XIX^e siècle, elle repose sur l'adéquation : *une* nation, *une* littérature, *une* langue et propose donc un canon national, monolingue et masculin.

La notion d'*espace littéraire* (contrairement à celle de *littérature* ou de *champ littéraire*), centrale pour mon propos, n'est pas limitée à un territoire borné par les frontières du national : Istanbul, Bucarest, Braïla, Odessa, par exemple, font partie de l'espace littéraire bulgare du XIX^e siècle. C'est un espace de circulation des hommes, des idées et des textes, de multilinguisme d'écriture (arménien, ottoman, turc, hébreu, judéo-espagnol, arabe et persan), de feuilletage des identités concernant des territoires qui ont été pendant cinq siècles incorporés à l'Empire ottoman.

La cartographie sommaire que je vais présenter, qui exclut le vieux slave, le slavon, le bulgare et le grec, langue de l'élite slave instruite au XVIII^e et au début du XIX^e siècles, n'est qu'un élément dans l'état actuel de mes recherches rendues difficiles par l'absence de volonté de mémoire à ce sujet en Bulgarie et par la dispersion de l'information : c'est donc un *work in progress*.

Une historiographie littéraire nationale et monolingue du XIX^e siècle à nos jours

Lié à l'émergence de l'idée nationale, au milieu du XIX^e siècle, puis à la construction d'un État-nation, après 1878, le canon littéraire bulgare transmet, par les histoires de la littérature et les manuels, une littérature écrite en vieux slave, en slavon et en bulgare, depuis la parution en 1887 et en 1896 des premières histoires littéraires: *Histoire de la littérature bulgare*, de Dimiter Marinov,

1 Nora Pierre (dir.), 1997, *Les lieux de mémoire*, t.1, Paris, Gallimard, p. 38.

et *La littérature bulgare. Manuel abrégé pour écoles secondaires et spécialisées* d'Alexander Teodorov-Balan. La littérature bulgare, y apparaît comme un ensemble de personnalités considérées *a posteriori* comme ayant œuvré par leurs écrits à l'émergence d'une « conscience nationale », à la lutte pour une Église et un État indépendants. Les histoires littéraires qui suivent, comme la très riche *Histoire de la littérature bulgare moderne* de Boyan Penev (1930-1936), et la récente *Histoire de la littérature bulgare* de Svetlozar Igov (2001), se présentent, pour le dire en quelques mots, sous la forme d'un récit linéaire, téléologique, monolingue, fortement masculin, ancré sur le contexte politique national. Quant au tout récent *Littérature bulgare de la Libération à la Première Guerre mondiale* de Milena Kirova (2016 et 2018), s'il souligne, dans l'avant propos, « notre canon a toujours un visage masculin, nous n'avons pas tenté d'explorer et d'ordonner la littérature écrite par des Tsiganes bulgares ou par des Pomaks ou des Turcs, par exemple² », il n'en propose pas de différent.

Un espace littéraire multilingue, religieux et diglossique : arabe, persan, turc ottoman, hébreu et judéo-espagnol (XVI^e-XVIII^e siècles)

Ce monolinguisme de l'historiographie littéraire ignore tout ce qui s'est écrit ou publié, ce qui a circulé dans d'autres langues que le slave d'Église et le bulgare. Une diversité qui se révèle par « morceaux » dans les travaux de spécialistes des aires culturelles concernées, sans susciter, jusqu'à présent, l'intérêt des historiens de la littérature bulgare.

Les travaux récents de Stoyanka Kenderova et d'Orlin Sabev sur les bibliothèques et les livres musulmans en territoire bulgare mettent au jour une importante activité littéraire de rédaction et de copie qui commence au début du XVII^e siècle, s'intensifie au cours du XVIII^e siècle et se prolonge au début du XIX^e dans les grandes villes à forte population musulmane. À Sofia sont conservés 3800 manuscrits écrits en arabe, persan et ottoman, dont une partie sont l'œuvre d'auteurs et de copistes locaux, souvent liés à des confréries mystiques. Orlin Sabev recense une quarantaine de bibliothèques « publiques » dont les premières, du XV^e au XVIII^e siècle, étaient liées aux activités d'enseignement dans les *medrese* et les mosquées. Au XVIII^e et au XIX^e siècles, plusieurs bibliothèques, alimentées par des legs par le biais des vakifs, se regroupèrent : c'est ainsi qu'on comptait 2390 tomes en 1837 dans celle d'Osman Pazvantoglu, à Vidine, et près de 1000 dans celle de Mehmed Hüsref Paşa, à Samokov, en 1842. Ces livres, manuscrits jusqu'au début du XIX^e siècle, étaient liées aux sciences et au droit religieux enseignés, mais on trouvait aussi des traités de

² Кирова, Милена, 2016, 17.

soufisme, des hagiographies, des grammaires arabes, des commentaires de mystiques, des recueils de poésie persane, des livres d'histoire.

Environ 14 000 livres anciens liés au judaïsme sont conservés en Bulgarie, imprimés pour la plupart en hébreu, certains en judéo-espagnol (en caractères *rachi*) : Talmud, Torah, Tanakh, Mahzor, livres de questions-réponses, couvrant la période du début du XVI^e siècle au milieu du XIX^e. Ces livres, qui ont circulé sur les territoires bulgares, ont été soit apportés par les Juifs chassés d'Espagne et du Portugal, soit commandés à de grandes imprimeries italiennes (Venise, Bologne), soit imprimés dans les Balkans, principalement à Istanbul et à Salonique³.

Un horizon culturel partagé : diffusion par la presse périodique et traductions au XIX^e siècle

La situation de diglossie caractéristique des communautés de l'Empire ottoman, les degrés différents d'alphabétisation, la temporalité différente de création d'écoles, de lycées et d'universités dispensant un enseignement laïc et moderne dans les langues vernaculaires, la variété des alphabets utilisés : tout cela laisse penser, en l'absence d'études approfondies, que la culture partagée devait être plus orale (chants populaires, proverbes et dictons, figures « voyageuses » comme Nasreddin hodja) qu'écrite (mais une étude comparée des almanachs serait intéressante). Pourtant, selon Johann Strauss, « the different communities were much less exclusive than it may seem at first glance and various types of contacts were much more frequent than might be expected. [...] Many readers were also familiar with one single language, but there were many channels of transmission and works which attracted a readership within all communities⁴. » Ce que corrobore l'étude de Günil Özlem Cebe sur les traductions dans l'Empire ottoman au XIX^e siècle : « It is also revealed that the *millet*s of the Empire affected each other's choice and taste resulting in a web of interactions that exhibit the literary market and literary « canon » of the period⁵ ». Quant à Laurent Mignon, il évoque des « échanges littéraires intercommunautaires et "transalphabétiques" » entre les élites des différentes communautés

3 Informations tirées de : Eshkenazi, E. et Gichev, S. (1966), *Опис на еврейските старопечатни книги в България* [Inventaire des livres anciens juifs en Bulgarie], Sofia : BAN : t. 1 (XVI^e siècle, partie I : jusqu'en 1540) ; Кочев, Н. и Бомберг Д. (2016) : « Сефарадските евреи и книгопечатането в балканския полуостров » [Les juifs séfarades et l'impression de livres dans les Balkans], *La estreya*, n° 12 : 55-63 ; Гезенко, В. (2016), « Пренесено от Сфа'рад » [Transporté de Sfa'rad] : *La estreya*, n° 12 : 36-54.

4 Johann Strauss, « Who read what in the Ottoman Empire (19th – 20th centuries) ? », *Arabic Middle Eastern Literatures*, vol. 6, n° 1, 2003, p. 40.

5 Günil Özlem Cebe, « To translate or Not to translate ? 19th Century Ottoman Communities and Fiction », *Die Welt des Islams* n° 56, 2016 ; p. 187.

ottomanes⁶.

Il est frappant qu'un grand nombre de « premières » œuvres écrites dans différentes langues de l'Empire, qu'elles soient traduites ou originales, ont d'abord paru dans la presse périodique, presque exclusivement à Istanbul, centre de la vie culturelle des communautés, sous forme de feuilletons par exemple, atteignant ainsi un public lettré, mais aussi non lettré, masculin, grâce aux lectures à voix haute, dans les cafés, et participant à la formation d'un goût commun en matière de lecture.

Autre fait frappant : le grand nombre de romans russes et surtout occidentaux (majoritairement français) en partage par la traduction, imprimés presque tous à Istanbul : des « classiques » (Molière, Fénelon, Cervantes), des contemporains (Maupassant, Zola, Gorki), des écrivains considérés comme mineurs ou réservés à un public jeune, voire ignorés par leur canon national respectif (Eugène Sue, Paul de Kock, Jules Mary, Jules Lamina, Michel Zévaco, Ponson du Terrail, Jules Verne, Defoë, Alexandre Dumas, les frères Grimm, Christoph von Schmid) sont traduits à un intervalle de trente ans tout au plus en turc, bulgare, arménien, judéo-espagnol⁷. *Robinson Crusoë* est le premier roman traduit en bulgare (1849, *Цариградски вестник*), c'est aussi le premier roman traduit en turc (alphabet grec : 1853, alphabet arabe : 1864). La *Geneviève* de Schmid (bulgare : 1872 ; turc alphabet grec : 1854, arménien : 1855, arabe : 1869), les *Aventures de Télémaque* de Fénelon, traduites intégralement en bulgare en 1873 et en turc (alphabet arabe) en 1859, jouissent d'une grande popularité. Quant aux débats sur la traduction, ils s'expriment en termes analogues⁸, en turc et en bulgare par exemple. Ces traductions ont non seulement participé à forger un goût et un plaisir de lecture commun auprès des lecteurs des différentes communautés, elles ont aussi été une sorte de laboratoire d'écriture précédant l'émergence de romans originaux.

Les écritures des « minorités » dans l'État bulgare (fin XIX^e-fin XX^e siècles)

L'instauration d'un État bulgare marque pour les Juifs, les Arméniens et les Turcs, le passage du statut de communauté religieuse à l'intérieur d'un grand empire multiculturel à celui de minorité ethno-confessionnelle au sein d'un petit État national monolingue et chrétien (jusque vers 1945), qui s'engage à respecter leurs droits et libertés. Tout au long du XX^e siècle, jusqu'aux

6 Laurent Mignon, « Notes sur l'histoire de la littérature turque des Tanzimat (1839) à la « Révolution des lettres » (1928) », *Slovo* 50 coordonné par Marie Vrinat-Nikolov sur « Comment penser l'histoire littéraire au XXI^e siècle dans l'espace euro-asiatique ? » (à paraître, décembre 2019, Paris, INALCO).

7 Cf. les études menées par Johann Strauss, Günil Özlem Cebe, Nerses Kassabian, Marie Vrinat-Nikolov.

8 Cf. Gül Mete-Yuva et Marie Vrinat-Nikolov

années 1960, cette tolérance religieuse et linguistique, qui se manifeste notamment par la liberté d'ouvrir des écoles et d'imprimer livres et journaux dans les différentes langues, revêt des formes mouvantes, voire contradictoires, en fonction des changements politiques et idéologiques, des guerres, de la situation internationale.

L'annuaire de la presse périodique en Bulgarie (1844-1944) recense, pour cette période qui combine « Bulgarie ottomane » et État-nation, une cinquantaine de journaux et revues écrits en hébreu et en judéo-espagnol, une soixantaine de revues et de journaux arméniens, fermés après 1944 au profit d'un unique journal de propagande socialiste, et environ soixante-dix périodiques turcs (contre moins d'une quarantaine entre 1944 et 1985). Concernant la presse séfarade, qui commence à paraître en 1893, avec l'inauguration à Roussé de la première imprimerie bulgare en judéo-espagnol, si un grand nombre de périodiques sont liés au sionisme, qui se développa à partir de 1896 en Bulgarie, plusieurs d'entre eux diffusent des textes littéraires, notamment des romans-feuilletons écrits en judéo-espagnol ou traduits du français, de l'hébreu et du yiddish.

En l'absence d'analyse systématiques des livres publiés en judéo-espagnol, le chercheur dispose des catalogues de plusieurs fonds établis par Gaëlle Collin et Michael Studemund-Halevy, Les ouvrages publiés entre 1873 et 1948 en judéo-espagnol en Bulgarie s'élèvent à environ 250 (sur 610 titres répertoriés comme ayant appartenu à des bibliothèques bulgares). Ils comprennent un grand nombre de brochures et d'imprimés sionistes, de règlements et de codes administratifs, de livres d'histoire. En ce qui concerne la littérature, ils recensent 25 œuvres (pièces de théâtre, poèmes, nouvelles et romans d'amour et d'aventures), dont 9 traduites principalement du français, mais aussi de l'hébreu, du yiddish et de l'allemand. Sur ces 25 œuvres, datant de 1892-1931, 21 sont écrites en caractères hébraïques, 2 en cyrillique (1931) et 2 en caractères latins (1924, 1930). L'émigration en Israël de plus de 40 000 d'entre eux, entre 1948 et 1951, met fin à l'écriture en judéo-espagnol. Les écrivains juifs demeurés en Bulgarie écrivent en bulgare.

Dans l'État bulgare nouvellement créé, l'acquisition de l'arménien vernaculaire est l'une des priorités de la communauté arménienne par la création d'écoles plus ou moins tolérées par les différents gouvernements bulgares. Le catalogue des livres arméniens édités en Bulgarie, par des éditeurs arméniens ou bulgares, établi pour la période 1885-1989 par Nerses Kassabian et Agop Guilligian, recense 381 titres en arménien et 6 titres en arméno-turc. La plus grande partie (163 titres) ressortit à la littérature, avec 40 romans, 43 récits et nouvelles, 32 recueils de poèmes, 37 pièces de théâtre et livrets d'opérette. Certains sont des textes qui font partie du canon littéraire arménien, comme *Le fou* d'Hagop Melik Hagopian (Raffi). Parmi les auteurs, j'ai pu, à ce jour, en

identifier 14 qui ont vécu, temporairement ou durablement, en Bulgarie. Après la Seconde Guerre mondiale, l'arménien recule de plus en plus au profit du bulgare (13 titres, dont 2 ouvrages de littérature).

Concernant la littérature, ce sont les livres écrits en turc qui sont, quantitativement, les plus importants et leur histoire est aussi complexe que mal informée. Dans le cadre de cette communication, je ne puis en présenter qu'un résumé très réducteur. La diversification des genres de la littérature des Turcs de Bulgarie, sur le modèle occidental, a lieu entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, la majorité des textes ayant d'abord été publiés dans des revues et des journaux par des écrivains qui ont le sentiment de vivre « entre deux patries » et qui se demandent quel public on peut toucher, lorsqu'on écrit en turc dans un pays majoritairement bulgarophone. Ce n'est, cependant, que l'une des raisons du manque d'intérêt pour une littérature pourtant importante : 50 titres sortent entre 1920 et 1943, imprimés par des éditions turques de grandes villes bulgares ; 89 titres (45 recueils de poèmes, 44 titres de prose) entre 1957 et 1969, édités par une section spécifique des éditions *Narodna Prosveta*. Ces textes sont inconnus en Bulgarie, rangés dans des dépôts situés en dehors de Sofia et quasiment inaccessibles ; en Turquie, ils sont recensés dans le tome de *Histoire de la littérature turque hors de Turquie*(1997).

Conclusion

« L'apport de la communauté turque, mais aussi d'ailleurs des autres communautés (arménienne, juive, rom, etc.), à la vie culturelle de notre pays attend toujours des recherches approfondies⁹. » déplorait Yordanka Bibina en 2013. Cette cartographie de l'absence que je viens d'esquisser ouvre la voie à un grand nombre de pistes à explorer. Ne connaissant ni l'arménien, ni le judéo-espagnol, ni le turc, je ne puis que réunir des données éparses et d'accès difficile, et espérer stimuler des chercheurs qui pourront se livrer à une lecture et à une analyse des textes écrits dans ces langues, les mettre en perspective avec les littératures et champs littéraires concernés, bref, rendre compte de la pluralité et de la mise en relation contre l'unicité, pour reprendre les termes d'Édouard Glissant qui oppose le rhizome au lieu-racine¹⁰.

9 <https://www.bghelsinki.org/bg/publikacii/obektiv/iordanka-bibina/2013-01/poznavame-li-se-otnyakde-otnovo-za-turcite-v-blgariya/>

10 Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.